

# JOURNAL DE LA HAYE.

**PREMIER ABONNEMENT.**  
 Pour un an, La Haye, Provinces, 26 fl. 30 fl.  
 six mois, 14 » 16 »  
 trois mois, 7 » 8 »

**PRIX DES INSERTIONS.**  
 Les premières 5 lignes fl. 1.50 timbre  
 compris et 10 cts. par ligne en sus.

**BUREAU DE LA RÉDACTION**  
 à La Haye, Lager Nieuwstraat 2/2  
 derrière le Prinsengracht, Noordzijde  
 SURBOUW 1. ABONNEMENT ET LES  
 ANNONCES,  
 Gert M. Van Weelden, libraire,  
 Apri, à La Haye.  
 Les lettres et paquets doivent être  
 envoyés à la direction francs de ports.

LA HAYE, 17 Juillet.

## Amnistie dans les Etats romains.

L'Observateur Autrichien donne l'extrait suivant de la Gazette de Venise du 3 juillet, sous la rubrique Florence, 30 juin :  
 « En ce moment, la nouvelle nous arrive de Livourne que le nouveau pape a publié, le jour de Saint-Pierre et Saint-Paul, 29 juin, une amnistie générale pour tous les auteurs des délits politiques commis depuis l'année 1831 jusqu'à aujourd'hui.

Le pape est nommé secrétaire d'état de l'intérieur, secrétaire d'état des affaires étrangères. Ces nominations ont été généralement approuvées. »

Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, il n'y a presque pas de doute que lord Russell ne présente encore pendant la session actuelle un projet de loi relatif aux droits sur les sucres. On pense généralement que ce projet sera tout système de distinction entre le sucre produit de mains libres et celui fabriqué par les esclaves. Mais il se pourrait fort bien qu'il rencontrât alors une opposition, non-seulement dans le parlement, mais aussi au sein des chambres. A en juger d'après ce que lord Russell a dit lors de son élection, son plan consiste à introduire un droit différentiel en faveur du sucre des colonies britanniques.

Toutefois, on est généralement d'accord pour croire que la question des sucres, quelque importante qu'elle soit, ne pourra susciter un embarras sérieux à lord Russell: la crise ministérielle et les longs débats que l'Angleterre vient de subir, ont causé un grand préjudice à son commerce, pour que tous les hommes sages dans le gouvernement, à quelque opinion qu'ils appartiennent, ne désirent vivement de voir enfin s'affermir la nouvelle administration.

Dans les journaux anglais, qu'il était probable qu'il se montrerait disposé à accepter la médiation de la Grande-Bretagne entre les Etats-Unis et le Mexique; il paraît, cependant, selon un article de l'Union, journal officiel de Washington, qu'il n'en est pas ainsi: Voici comment s'exprime cette feuille en commentant ce que les journaux anglais ont avancé à ce sujet:

« Il est étonnant que des hommes de bon sens aient pu proposer une médiation en ces relations avec le Mexique, de quelque nature qu'elles soient, sans avoir recours en aucune manière à l'intervention de l'Angleterre ou d'autres puissances. Il est vrai que le London Morning Herald attribue le désir manifesté par lord Aberdeen d'intervenir par ses bons offices pour mettre fin aux hostilités entre les deux républiques, à une lettre adressée par le président de l'association américaine et mexicaine, dans laquelle il n'existe aucune cause de rupture entre les deux républiques, qui ne peut être évitée que par empêcher le succès de l'intervention bienveillante et respectueuse d'une puissance amie des parties en litige. »

« Ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'avons pas demandé cette intervention. Il y a de fortes raisons pour croire que les journaux anglais se

» sont trompés en l'annonçant, il n'est rien arrivé à Washington qui puisse confirmer cette assertion. »

Le 7 juin le lieutenant-colonel Wilson est parti de Matamoras pour occuper Reynoso. C'est le premier pas fait pour commencer la campagne. Ce mouvement est important en ce qu'il révèle le plan d'invasion médité par le général Taylor. Reynoso est une petite ville à 60 milles de Matamoras sur le Rio-Grande; elle contient un millier d'habitants. C'est là que le général Taylor a l'intention d'établir ses magasins et ses dépôts d'armes.

Les belles entreprises qui auront été exécutées depuis ce temps en Néerlande, c'est certainement la réunion de l'Esch et du Zuiderzee à l'Ems. M. A. van Runen, acquéreur de 5,000 bonniers de tourbières, vient de demander au gouvernement l'autorisation de creuser un canal à travers les tourbières depuis Koevorden jusqu'à l'Ems près Meppen.

Dans les exercices du tir à la cible auxquels a pris part, le 14, le 1<sup>er</sup> bataillon de la garde communale de La Haye, le garde communal de Nempie a remporté le prix proposé par M. le major Van der Goes, qui consistait en une boîte à tabac en argent. D'autres prix avaient aussi été institués par les officiers commandants des diverses compagnies pour ceux qui toucheraient le plus près du but. Avant-hier le second bataillon a concouru pour le prix du tir à la cible qui avait été proposé par M. le major Heldewier; c'est le garde communal Bnytdorp, de la 4<sup>me</sup> compagnie, qui a obtenu ce prix, consistant en une boîte à cigares en argent. D'autres prix avaient aussi été proposés par les officiers commandants des diverses compagnies.

L'intéressant article que nous publions aujourd'hui en feuilleton, et qu'a rédigé sur les manuscrits autographes du prince de Ligne, un jeune littérateur français très-distingué, M. Eugène Robin, est extrait de la Revue nouvelle. Cette revue se publie depuis deux ans à Paris avec un succès qui justifie l'excellent esprit qui préside à sa rédaction, et plusieurs morceaux politiques et littéraires très-remarquables que l'on y rencontre. Nous reviendrons sur cette publication.

Notre correspondance de Paris, ordinairement bien informée, nous mande que M. de Mayendorf, envoyé russe à Berlin, viendra en la même qualité à Paris.

Les nouvelles apportées par le *Tay* annoncent que la situation des affaires commerciales dans les Indes occidentales ne s'est point améliorée, et que les prix de la plupart des articles avaient subi une baisse par suite du peu d'activité dans les affaires. Les marchés étaient peu animés, et il n'y avait pas apparence qu'ils pussent s'améliorer. De grands approvisionnements accrus chaque jour par de nouveaux arrivages, contribuent encore à ralentir le mouvement des achats.

Les ports de la Havane sont encombrés de navires, surtout de bâtiments américains; ces derniers ne peuvent obtenir aucun chargement par suite de la guerre avec le Mexique.

Les pluies avaient été abondantes pendant quelque temps, et quoiqu'elles aient cessé aujourd'hui, on ne peut pas encore continuer la récolte du sucre. Elle est calculée à 700,000 caisses, dont 370,000 ont déjà été exportées.

Le *Heraldo* assure qu'il existe à Madrid une combinaison d'un ministère qui, sous la présidence de M. Castro y Orozco, serait composé d'autres membres des diverses fractions du parti modéré, parmi lesquels on nomme messieurs Bravo-Murillo,

Seyar, Salamanca et Concha. Les auteurs de cette combinaison pensent que l'on parviendrait ainsi à l'union du parti modéré, puisque la majorité et la minorité du dernier congrès seraient représentées par le cabinet en question. Les personnes qui regardent cette nouvelle comme positive, ajoutent que les membres du ministère n'arriveraient au pouvoir que sous la condition de conclure à l'instant le mariage de la reine avec un prince Cobourg. Nous répéterons à ce sujet, dit en terminant le *Heraldo*, qui du reste est partisan du mariage avec un des fils de l'infant don Paulo, ce que nous avons déjà démontré plus d'une fois, c'est-à-dire que le mariage de S. M. avec un prince Cobourg n'apporterait aucun avantage à l'Espagne, et que les négociations que l'on entamerait ou que l'on fonderait d'entamer en faveur de cette combinaison, ne seraient ni patriotiques, ni louables, ni pures.

Nos lecteurs se rappellent sans doute que le gouvernement prussien a défendu, il y a quelque temps, aux directeurs des caisses publiques de recevoir en paiement les billets que va émettre la Banque allemande, fondée à Dessau. Cette défense a provoqué, paraît-il, un échange assez vif de notes entre le gouvernement du duché d'Anhalt-Dessau et le ministère des affaires étrangères de Prusse. Le ministre du duché prétend que la Prusse a, par ce fait, porté atteinte au droit de souveraineté du duc son maître et, de plus, qu'elle a violé les principes fondamentaux de la confédération germanique et de l'union douanière, lesquelles ont pour but de faciliter le commerce intérieur de l'Allemagne et les relations des divers états entre eux.

L'enquête instituée à Pestin pour connaître de l'affaire des derniers troubles révolutionnaires, a eu pour résultat de faire rendre à la liberté un grand nombre d'individus détenus préventivement. On peut déjà prévoir, ajoute la même correspondance, qu'il n'y aura pas de véritables procès que contre les chefs principaux de la conspiration.

Des lettres dignes de foi, de Cracovie et de Vienne, s'accordent à dire que dans les dernières conférences de Vienne l'opinion qui a voulu maintenir l'existence de la république de Cracovie comme état indépendant, a prévalu, mais qu'il a été arrêté que des mesures seraient prises en commun par les trois grandes puissances pour prévenir le retour de mouvements révolutionnaires. La diplomatie anglaise et française est restée complètement étrangère à ces décisions. On ajoute que les trois puissances protectrices ont décidé de terminer le plus vite possible les enquêtes et procédures relatives aux derniers événements et de n'exécuter aucune sentence capitale. Le prince Paskewitch, gouverneur-général de Bologne, a, dit-on, porté à St-Petersbourg une liste de grâces à accorder à des Polonais condamnés. Cette liste serait publiée à l'occasion du mariage de la grande-duchesse Olga.

Le *Daily-News* publie l'article suivant, qui contient au milieu de beaucoup d'exagérations des réflexions assez justes sur quelques points de ressemblance entre MM. Guizot et Walpole:

La France, si nous nous bornons à observer le caractère et le progrès de son gouvernement constitutionnel, ressemble beaucoup à ce qu'était l'Angleterre à l'époque de Walpole. La grande masse de sa population grandit et prospère: ses paysans sont contents, ses classes moyennes croissent en nombre et en importance; et le peuple en général est tellement occupé de ses affaires particulières qu'il s'inquiète fort peu de la politique à moins qu'on ne touche une ou deux de ses fibres les plus sensibles.

Un tel état de satisfaction sociale et d'indifférence politique permet à Walpole, comme il permet aujourd'hui à M. Guizot, d'être un ministre de paix

FRAGMENTON DU JOURNAL DE LA HAYE. 18 JUILLET 1846.

## FRAGMENTS INÉDITS

### MEMOIRS DU MARÉCHAL PRINCE DE LIGNE.

(Extrait de la Revue Nouvelle.)

Le prince de Ligne a fait imprimer différents traités sur l'art militaire, sur les jardins, etc., des morceaux de littérature légère, des poésies fugitives, des opéras, des ballets même; ouvrages qui, par leur nombre et leur variété, prouvent la mobilité de son imagination, mais dont la critique la plus indulgente, il faut en convenir, ne trouverait pas à dire beaucoup de bien. Sa vocation n'était pas d'être auteur; s'il avait eu moins de loisirs à la fin de sa vie, si l'injustice du cabinet autrichien ne l'avait pas condamné à une inaction insupportable pour une nature vive comme la sienne, il se serait contenté sans doute d'avoir été l'homme de qualité le plus spirituel de son temps. Par bonheur, sa plume n'a pas toujours été littéraire, et il a écrit, sans le savoir, dans un genre d'écrits où il pouvait redevenir lui-même. C'est sa correspondance et dans ses mémoires, le naturel et l'amour de la vérité qui lui ont servi de guide. Sa correspondance, du moins la partie qui a pu en être recueillie, a été publiée cinq ans avant sa mort par madame de Staël (1). Pourses mémoires, ils sont entièrement inédits. Il en a laissé de deux sortes: les uns composés avec méthode, qu'il a légués aux Trébans de la garde pour tenir lieu de legs en espèces que les capitaines de cette compagnie avaient coutume de faire à leurs anciens soldats; ceux-ci ont été vendus depuis à la maison Cotta de Stuttgart, et ne sont destinés à paraître que le jour où il ne s'y trouvera plus un seul nom de personnage vivant; les autres, écrits avec plus d'abandon et par morceaux détachés, ont été retrouvés dans une vente publique, avec beaucoup d'autres manuscrits, par son petit-fils, aujourd'hui ambassadeur de Belgique en France. Ce sont ceux-ci que M. le prince de Ligne a bien voulu nous communiquer. Ils se composent de douze cahiers d'environ huit pages écrites seu-

lement sur la moitié, et portent le titre de: *Fragments des mémoires de ma vie*. Les six premiers cahiers ne sont point de la main du maréchal, mais d'un copiste, dont il a corrigé les fautes d'orthographe. Ces cahiers ont dû être rédigés vers 1790 et revus long-temps après, comme l'indiquent les corrections et les additions dont ils sont surchargés. Le reste du manuscrit est original; le prince, fixé définitivement en Autriche après la seconde conquête des provinces belges par la république française, a poursuivi avec plus de confusion et de laisser-aller le dessein qu'il avait conçu de fixer ses souvenirs. Certains passages, à en juger par la date des événements qu'il raconte, ont dû être écrits seulement dans les dernières années de sa vie. Nous aurions voulu pouvoir publier le manuscrit dans son état primitif; mais ces curieux fragments sont trop irrégulièrement classés pour ne point perdre une grande partie de leur intérêt à être présentés de la sorte. C'est pourquoi nous avons pensé qu'il était préférable de les distribuer dans un cadre régulier où le lecteur distinguera mieux les lignes d'un portrait que l'une des plus brillantes figures du dix-huitième siècle a fourni elle-même à ses peintres futurs.

A trois lieues de la petite ville d'Ath et à une lieue de la frontière française s'élève, au sein des plus riches campagnes, un village singulièrement coquet, dont les rues sont alignées au cordeau, les maisons blanches et régulières, un village fait pour le plaisir des yeux, et tout perdu dans une ceinture d'ormes séculaires. Au bout du village est une avenue impénétrable aux rayons du soleil; au bout de l'avenue, une grille à flèches dorées que surmonte un cuscus massif, et devant la grille, la façade imposante d'un château moitié moderne, moitié féodal, dont les dépendances, disposées en éventail, forment une avant-cour immense. Ce village, qu'on croirait d'abord habité tout au moins par des bergers en porcelaine de Saxe, c'est Belœil; ce château, c'est le Versailles de la maison de Ligne. Versailles est le mot, car le parc, environné de grands bois touffus, n'a point à redouter la comparaison. Ce parc a été dessiné par Lenôtre, qui, libre de tailler en plein terrain, y a déployé la monarchie ampleur de son grand style. Devant la terrasse du château, l'œil découvre, au delà d'un lac artificiel plus étendu que la pièce d'eau des Suisses, une avenue lointaine d'arbres magnifiques, qui semble descendre encore au-dessous de l'horizon. Tout le reste est à l'avenant: des haies, dressées en murailles, avec des jours de vingt pieds de hauteur, bordent un canal d'eau courante qui sépare le parc de la forêt voisine; il y a un enclos où toute une colonie de cerfs et de daims bondit en liberté; un jardin anglais qui, bien que considérable, semble être placé là pour rendre hommage à la grandeur de l'école française; des cirques et des labyrinthes de verdure fantastiquement

méthodiques, comme si on les avait sculptés à l'emporte-pièce; on y retrouve partout cette immensité de proportions, cette sévérité de formes, cette bizarre fantaisie de despotisme exercée sur la libre nature, enfin tout ce caractère singulièrement fastueux de l'art des jardins au dix-septième siècle, qui a du moins le mérite de rappeler à l'imagination les mœurs, les habitudes, et jusqu'aux costumes du règne de Louis XIV. C'est sous ce roi en effet, dont la noblesse étrangère elle-même reconnut l'empire, que le père du fameux prince de Ligne transforma son château féodal de Belœil en une résidence véritablement princière. Ne pouvant pourtant se résoudre à effacer les derniers vestiges de la souveraineté de ses ancêtres, il a voulu sauver les quatre tourelles et le fossé d'enceinte, et les adapter tant bien que mal au principal corps des bâtiments. L'aspect extérieur de l'édifice s'est ressenti de ce scrupule aristocratique. Cette combinaison de deux styles inconciliables lui ôte toute originalité, et lui donne plutôt l'air d'une sérieuse cacographie en pierres de taille. Les dispositions du dedans n'ont pas le même défaut: l'escalier monumental orné de vases et de statues de marbre; une suite de salons de plain-pied, aux tentures épaisses, aux lambris chargés d'or, répondent tout à fait aux idées et aux souvenirs dans lesquels la vue de ce noble parc transporte la pensée du spectateur.

Si quelque chose sent encore mieux son siècle, c'est la famille qui habitait ce château vers 1750, c'est l'intérieur que les confidentes du prince de Ligne vont vous faire connaître:

« L'année de ma naissance me paraît incertaine. Baptisé sans cérémonie par l'aumônier du régiment de mon père, j'ai perdu un procès qui dépendait de mon extrait baptistaire, qu'on n'a pas trouvé; ce que je sais, c'est que je suis né avant l'année 1740, et qu'à peine j'eus entendu parler du prince Eugène, mort il n'y avait pas long-temps, que je voulais, disais-je tout petit que j'étais, le remplacer. Cefait là la première pensée que je me rappelle; la seconde, qu'on faisait la guerre dans ce temps-là, et qu'elle me montait la tête. Je me souviens qu'on parlait devant moi de la bataille de Dettingen, où Ligne-Infanterie et Ligne-Dragons avaient fait des merveilles. »

Il faut cependant que nous interrompions déjà ce récit pour éclaircir un fait. Le prince de Ligne a eu la coquetterie d'ignorer toujours son âge. Arrivé à cette période de la vie où il semble qu'on n'ait plus d'intérêt à le dissimuler, il disait encore avec son enjouement ordinaire: On prétend que j'ai soixante ans, mais je n'en crois rien. Il savait du moins qu'il était né un 23 mai, et il est hors de doute que l'année 1735 est celle de sa naissance. Son enfance fut entourée, comme on le voit, des bruits et des spectacles de la guerre, dont les Pays-Bas étaient alors le théâtre.

(1) Lettres et pensées du maréchal prince de Ligne, publiées par madame la baronne de Staël-Holstein, Genève, 1809; 1 vol. in-8°.

Et non de progrès (1). L'un et l'autre ont pu satisfaire leur souverain et leur pays par le seul fait d'avoir empêché tout conflit à l'intérieur ou à l'extérieur, par une bonne politique, par une diplomatie bienveillante et prévenant ou réprimant tout ce qui ressemblait à un mouvement.

Walpole, aussi bien que M. Guizot, fut le ministre d'une nouvelle dynastie, encore menacée par la rivalité de l'ancienne. Dans les deux pays existaient des partis qui s'imaginaient et soutenaient que le meilleur moyen de consolider le trône de la nouvelle dynastie était de faire la guerre à ses ennemis, de les terrasser et de donner au nouveau souverain ce baptême de sang qui rend les monarchies respectables, qui en fait des héros. Walpole a résisté à cette doctrine comme l'a fait Guizot. L'un et l'autre ont déclaré qu'une dynastie et une constitution prennent mieux racine dans un état de paix. L'un et l'autre ont regardé la guerre et ses chances comme fatales, comme tendant à compromettre l'influence au dehors et la tranquillité à l'intérieur. Walpole tendit la main à la France malgré les clameurs que cette conduite souleva contre lui. Guizot a serré la main à l'Angleterre et pour cela le public français l'a déclaré le plus pusillanime des hommes.

Au milieu de cette similitude générale qu'on pourrait rencontrer dans un grand nombre d'autres particularités, il existe pourtant des points importants de différence. L'opinion publique en France est beaucoup plus développée, plus éclairée, plus puissante qu'elle ne pouvait l'être chez nous il y a un siècle. La partie la plus bruyante et la plus mal disposée de cette opinion s'est fait entendre jusqu'à ce jour, et c'est en combattant et en domptant sa folle pétulance que M. Guizot a gagné sa réputation. Mais il y a en France une autre fraction de l'opinion publique également hostile à la guerre et aux exagérations et à la politique stationnaire, à la politique-borne de M. Guizot à l'intérieur. Cette fraction demande la réforme, les améliorations, les progrès, des vues plus libérales en matière de politique commerciale, et l'extension de la franchise électorale en proportion de l'augmentation de sécurité dont jouit la dynastie et des progrès qu'a faits l'éducation du peuple.

Le pire de cette situation est que cette partie éclairée du libéralisme n'a pas de chef. M. Barrot et M. Thiers, au lieu de prendre cette position avancée, se traînent encore sur les vieilles routes battues de l'opposition. Ils viennent de publier un manifeste électoral plus conforme à l'esprit du siècle passé qu'à celui du nôtre, et tel qu'enfin Pulteney aurait pu en publier un contre Walpole. M. Guizot et son ministère y sont accusés de servilité envers l'Angleterre et de corruption. Telles sont précisément les armes avec lesquelles on attaquait Walpole; on ne fait appel à aucun principe nouveau. On ne fait jaillir aucune grande lumière; au lieu d'avoir des idées qui leur soient propres, ces chefs de l'opposition mettent leurs lunettes pour découvrir quelles vieilles idées le peuple peut professer, quels préjugés il peut nourrir, afin, en les flâtant, de dérober quelques votes. Ils essaient de parvenir en se traînant à la remorque de l'opinion publique, sans chercher à la diriger ni à l'instruire. Nous pouvons dire avec assurance, et nous le désirons sincèrement, qu'avec cette politique me-quine, créuse et rétrograde, ils ne parviendront jamais à former, à frayer ni une opposition vigoureuse, ni un ministère fort.

Mais si nous croyons que M. Thiers et M. Barrot n'ont pas compris la noble mission du libéralisme, ce n'est pas pour louer M. Guizot ou pour proclamer qu'il suit la voie qu'ils auraient dû prendre. Au contraire, le ministre semble avoir perdu la clé de l'avenir, aussi bien que ses adversaires. Vivre au jour le jour semble être son seul but; prolonger son règne ministériel, écarter les obstacles sérieux de son chemin (2), et exercer le pouvoir de façon à confondre ses rivaux, tel semble être son seul objet. En Angleterre, la politique conservatrice, dans le siècle actuel, a été obligée d'admettre que servir tout simplement de porte d'écluse pour résister au torrent et l'enchaîner, n'est plus chose possible; elle a appris à faire des concessions et elle a cessé de croire qu'un changement politique est une révolution, et qu'une innovation entraîne la perturbation après elle. M. Guizot est attaché à la politique conservatrice de siècle dernier, à l'école de Walpole, dont la maxime était que «remuer, c'est tomber».

Walpole n'est pas le par le réseau de fer de la centralisation qui enchaîne un ministre français, sur un seul point, l'entouré d'une seule classe d'employés et qui ouvre à tous le même horizon uniforme. Walpole, pour les idées commerciales et financières, était bien au-dessus de son époque. Mais son époque n'était pas préparée pour ses idées, et malheureusement il empêcha lui-même son époque de s'éclairer et de se préparer: car il salaria la presse, et soit par la corruption, soit par l'arbitraire, il annula tellement l'opinion publique, que lorsqu'elle aurait pu lui être utile en appuyant ses projets financiers,

(1) Il serait à désirer que le *Daily-News* eût expliqué ce qu'il entend ici par le mot « progrès ». Car ces expressions vagues et indéterminées ne servent qu'à donner des idées fausses à la plupart des lecteurs de journaux. Ce que dit ce journal quelques lignes plus haut, et dans les quatre lignes suivantes sur la situation de la grande masse de la population de la France, et sur sa politique actuelle, paraît évidemment que ce pays est réellement en voie de progrès.

(2) Le *Daily-News* devrait bien se demander si la force des circonstances n'a pas elle-même tracé la voie dans laquelle tout cabinet français qui veut continuer la « bonne politique » louée plus haut, au second paragraphe de cet article, est forcé de marcher.

il ne put compter sur son appui, et il fut sacrifié par la coterie à laquelle il avait eu recours pour réduire ou pour amoindrir la force de cette même opinion publique.

Le *Daily-News* termine en disant que mille motifs s'opposent à ce qu'un ministre français puisse innover sans exposer son existence ministérielle, et que de leur côté les chefs de l'opposition sont retenus par une foule de liens qui les empêchent d'agir. C'est elle à briser ces liens, si elle veut faire quelque chose d'utile; mais malheureusement elle semble ne pas se douter des devoirs qu'elle a à remplir; toute sa sollicitude consiste à pousser des clameurs contre l'Angleterre; à augmenter la flotte française, à construire des fortifications, et, dans des vues exclusivement de parti, à flatter les monopoleurs et le corps électoral, au lieu de diriger l'opinion publique dans la voie des intérêts vitaux. Quant à la liberté de commerce, c'est une vaine espérance aussi longtemps que le corps électoral français restera dans ses étroites limites. Jamais nous n'aurions eu la réforme de notre système commercial et financier sans la réforme parlementaire; sans un changement politique analogue en France, les affaires continueront d'aller leur train ordinaire: la prodigalité, la dilapidation, la corruption; point d'économies, point de réformes; point d'idées libérales dans les esprits; le pays comprimé dans ses développements, épuisé dans ses ressources et croupissant dans l'obscurantisme.

### Finances de Belgique.

PRODUITS INDIRECTS.

Etat comparatif des recettes du premier semestre de 1846 avec celles du même semestre de l'année 1845.

NATURE DES IMPOTS.	MONTANT DES RECETTES,		Différence entre les recettes du 1 <sup>er</sup> semestre 1846 et celles du semestre correspondant de 1845.	
	Au 30 juin 1846.	Au 30 juin 1845.	En plus en 1846.	En moins en 1846.
<b>Administrat. des contrib. directes.</b>				
Droits de douanes	4,998,135 06	5,811,925 41	»	813,790 35
le sel . . . . .	1,442,812 25	2,367,918 26	74,893 99	»
les vins étrang.	1,080,242 84	868,083 56	162,159 28	»
les eaux étrang.	92,317 51	125,183 06	»	32,865 55
de-vie indig.	1,622,529 33	2,061,374 15	»	441,844 82
les bières et vin.	3,616,383 69	3,820,384 47	»	174,000 78
le sucre . . . . .	1,292,650 53	1,560,873 94	»	268,223 41
de quit.	2,670 61	2,876 59	»	205 98
les timbr. de permis (de circul.	364 83	55 84	»	190 96
Droits de garantie des matières d'or et d'argent . . .	65,137 73	69,166 04	»	4,028 31
Recettes diverses .	7,233 14	6,838 52	844 62	»
<b>Administration de l'enregistrement.</b>				
Enregistrement . .	5,355,301 54	4,911,589 97	443,711 57	»
Greffes . . . . .	164,783 01	160,140 01	4,643	»
Hypothèques . . . .	860,395	731,977 02	78,417 98	»
Successions . . . .	1,707,830 54	2,379,505 60	»	671,675 06
Timbre . . . . .	1,377,682 11	1,315,593 69	62,088 42	»
Amendes . . . . .	74,974 49	85,206 94	»	10,232 45
Prod. des can. et riv.	1,449,922 38	1,462,644 17	»	12,721 79
Id. des barrières . .	946,501 28	932,321 96	»	5,820 68
<b>Ministère des travaux publics.</b>				
Produits des postes.	1,717,150 23	1,636,693 84	80,456 39	»
Id. du chem. de fer.	5,631,680	5,608,311 13	32,368 87	»
	7,348,830 23	7,245,004 97	1,230,507 22	2,485,600 14
Différence en moins . .				1,205,093 02

### Les prochaines élections en France.

Le *Journal des Débats* raille M. Thiers et l'opposition tout entière au sujet du fameux discours prononcé par le chef du centre gauche, il y a trois mois, sur les incompatibilités. Le *Journal des Débats* voudrait savoir ce qu'a produit cette démonstration hostile à la royauté. Il le demande, avec quelques paroles ironiquement incoisives, à l'organe de M. Thiers, le *Constitutionnel*, et n'attendait pas la réponse, il la fait lui-même. « Le discours de M. Thiers, tiré à 100,000 exemplaires, dit le *Journal des Débats*, n'a pas fait un prosélyte sérieux et sincère dans toute l'étendue du pays: s'il a produit de l'effet sur les électeurs, c'est plutôt un effet de répulsion que d'entraînement. » Le journal ministériel termine ainsi: « Aujourd'hui, à la veille des élections, si on rappelle la fameuse maxime qui devait soulever d'indignation le corps électoral, ce n'est plus que d'une voix

timide et mal assurée. On prétendait faire les élections au cri de: *Le roi régné et ne gouverne pas!* Mais on n'a pas trouvé la France prête pour cette jonglerie. Aussi les meneurs se sont-ils remis à errier: *A bas Pritchard!* Cette phrase, répond à tout et n'engage à rien. »

Ailleurs, le *Journal des Débats* défend les nominations qui viennent d'être faites par le ministère.

L'*Epoque* présente la même défense. Elle oppose sans la blâmer, mais seulement comme argument fourni par l'histoire, ce qu'a fait M. Thiers quand il était ministre:

« En huit mois, le ministère du 1<sup>er</sup> mars fit seize nominations dans la chambre, sans compter un secrétaire-général, M. de Malleville, et un sous-secrétaire d'état, M. Billault.

« Nous invitons le *Constitutionnel*, ajoute l'*Epoque*, à éviter des comparaisons qui ne tourneraient pas toutes à l'avantage de ses amis: nous lui demandons le conseil de réfléchir un peu sur le passé avant de parler du présent.

Le *Courrier français* s'est dit un journal des principes et a appelé la *Presse* un journal d'affaires. Sur cela, grande réclamation de la *Presse*, qui réplique caustiquement d'abord, et ajoute:

« Semer la division dans l'opposition constitutionnelle, y faire le vide autour de vous, l'affaiblir par l'ostracisme, proscrire au lieu de recruter, faire de la propagande par voie d'exclusion, voilà ce que vous appelez avoir votre place marquée dans l'opposition constitutionnelle. Gardez-la, gardez-la bien! vous ne la garderez jamais assez longtemps au gré du ministère de vos amis. En vérité, vous travaillerez pour lui que vous ne le seconderez pas mieux; auriez-vous peur que l'opposition arrivât trop tôt au pouvoir? »

Le *Siècle* fait cette admirable sortie:

« La souillure de l'administration, le crime des ministres, le plus grand danger pour la couronne, la plus grande honte pour le pays, le vice intérieur qui mine les institutions, la contagion qui envahit et dégrade les âmes, tout le monde est prêt à le proclamer, c'est la corruption politique. Cette corruption s'est répandue dans les collèges électoraux, elle a pénétré dans le parlement, elle fait la loi aux intérêts, elle menace de dissoudre les liens sociaux; c'est l'ennemi public qu'en ce moment et avant tout il faut combattre. »

C'est bien là l'exagération qui rend souvent si oiseuse la polémique des organes de l'opposition. On sait l'adage: « On veut trop prouver ne prouve rien. » Plus de calme dans les mots, plus de précision dans les faits, plus d'impartialité dans l'appréciation, et les journaux de la gauche et du centre gauche convaintraient plus aisément leurs lecteurs. Les lecteurs sérieux ont un peu, nous le pensons, car nous leur accordons le sens commun.

Le *Morning Chronicle*, journal qui passe pour être l'organe du nouveau ministère, fait les réflexions suivantes, à propos des élections en France:

« Nous espérons, dit-il, que M. Guizot obtiendra la majorité dans les prochaines élections. M. Guizot est un ministre dont la politique est une garantie pour le maintien de la paix. Il ne voudrait certainement pas acheter la paix à des conditions contraires à l'honneur de son pays; mais, d'après les événements des dernières années, il serait difficile à des étrangers de séparer l'idée du gouvernement de M. Guizot de la continuation de la paix européenne. Il a gagné la confiance des cabinets, et quoi qu'en puisse penser le parti de la guerre en France, il a, en agissant ainsi, considérablement élevé son pays dans l'estime de l'Europe.

« Quant à M. Thiers, dont nous ne voulons parler qu'avec respect comme homme d'Etat et comme orateur, les hommes politiques de notre pays saluent avec intérêt son retour au pouvoir. Mais, si nous nous demandons la question que l'on se pose à l'égard de M. Thiers, c'est de savoir si, dans la question de la paix, il serait sans doute aussi jaloux de maintenir la paix que M. Guizot, mais la nécessité même de sa position pourrait l'engager à faire quelque chose qui justifierait le renvoi de son rival. En tous cas, nous croyons qu'il est malheureux pour l'opposition de France, comme question de tactique de parti, de se présenter devant le pays sur une question de paix ou de guerre. »

### Parlement anglais.

Plusieurs membres du cabinet réélus par leurs constituants prêtent serment et vont reprendre leur place au banc des ministres. Parmi eux on remarque lord John Russell, le nouveau chancelier de l'Echiquier, M. Charles Wood, M. Labouchère et d'autres. La salle présente un aspect assez curieux et un aspect assez agité. Les bancs derrière les ministres sont occupés par les députés qui ont jusqu'à présent formé l'opposition, et présentent, dit le *Morning-Chronicle*, un corps d'armée d'un aspect assez imposant. On remarque parmi eux les membres appartenant à l'opposition la plus avancée, entr'autres M. Hume, M. Ewart, M. Broterton, etc. Au premier banc, à la gauche de

Mais il n'avait pas besoin d'entendre le canon de Fontenoy pour brûler déjà d'embrasser la carrière des armes. Destiné à devenir le représentant d'une des plus anciennes familles de l'Europe, il possédait d'instinct cet orgueil de race qui inspire encore à tous les gentilhommes la passion exclusive de la gloire militaire.

Un homme de ma chancellerie, mon secrétaire allemand, nommé Seygeb, dit (et moi aussi, à la vérité) qu'il a lu sur un vieux parchemin que nous descendons d'un roi de Bohême; il dit aussi qu'il a lu sur une tombe, je ne sais où, que nous descendons de Charlemagne par un certain Thierry d'Enfer; il dit encore que les généalogistes nous donnent la même tige que la maison de Lorraine, et que d'autres prétendent que nous sommes une branche de celle de Baden. Il faut bien qu'il y ait quelque chose de tout cela, car mon père était diablement fier. Et puis ce qui me ferait croire qu'il y a du Charlemagne ou du Vitikind dans notre sang, c'est que nous avons la même devise depuis quatre siècles et que nous sommes princes d'empire depuis deux.

Mais nous avons toujours été braves de père en fils, même les bâtards, qui avaient le titre de gentilhommes, et se faisaient gloire de s'appeler ainsi. J'ai vu une tombe avec cette inscription: *Bâtard de Ligne, tué en Afrique*. Beaucoup de mes ancêtres ont été tués à la guerre. Mon bisaïeul, qui avait assez de mérite, fut emprisonné à cause de cela en Espagne, où il était président de guerre au conseil de Castille, vice-roi de Sicile, gouverneur-général du Milanais, etc., souvent battu et quelquefois battu, et pris après avoir fait des merveilles. Ma bisaïeule, princesse de Nassau, belle-fille de la Lorraine nièce de Henri III, et mon grand-père sont morts subitement à la chasse, à Baudouin (2), dans les bois, en attendant un sanglier à leur poste.

Mon père ne m'aimait pas, je ne sais pourquoi, car nous ne nous connaissions point. Ce n'était pas alors la mode d'être bon père ni bon mari. Ma mère avait grand-peur de lui. Elle accoucha de moi en grand vertugadin, et elle mourut de même quelques semaines après, tant il aimait les cérémonies et l'air de dignité. Je recevais souvent de lui quelques marques d'attention en injures et pronostics que je serais un sujet détestable. Sa mort, que je raconte plus tard, cependant, fit sur moi un grand effet. Il m'avait chassé de chez lui; il demeurait à la campagne; je revenais de la guerre, et ne le vis que deux ou trois fois entre ces deux événements. Mais alors je ne se rappelle que les bonnes et grandes choses. Il avait une grande éducation et était aussi fier en dedans qu'en dehors. Il se croyait un grand homme, et il en était presque un en jardins et en magnificence, qu'il complaisait quelquefois par de petites avarices comiques. Ainsi, lui qui dé-

(2) Le château de Baudouin est une maison de chasse à peu de distance de Belœil. Il a été détruit en partie; il n'en reste plus qu'une aile.

pensait des millions pour créer Belœil et des millions dans Belœil où il donnait quelquefois des fêtes superbes et tenait l'état d'un roi, grondait ses gens quand ils présentaient un verre de vin au curé ou au capucin qui venait prêcher le carême. Il disait tout haut: La bière suffit pour ces gens-là. C'était bizarre, car il avait réellement de la noblesse dans ses manières et dans ses actions. Il avait été d'une bravoure distinguée dans la guerre de succession et à la bataille et au siège de Belgrade. Colonel très-jeune, obligé à capituler dans la citadelle d'Anvers, il dit au commandant: « Au moins l'ennemi n'aura pas mes drapeaux; » il les emporta sur ses épaules, et puis les cacha dans ses fourgons.

Le prince Ferdinand, mon oncle, était maréchal comme lui et s'était distingué aussi à Ramillies, Oudenarde, Malplaquet, etc.; mais il était dévot et minutieux. Il avait quelques bonnes qualités; par exemple il ne contribua pas peu à nourrir mon goût pour la guerre. Il m'en parlait souvent et m'envoyait sans cesse à ses dragons, ou faisait venir chez moi ceux qui avaient pris quelques étendards ou qui s'étaient le plus distingués. Je dis le plus, car c'est encore aujourd'hui et c'était déjà alors un régiment de héros. Il m'avait si bien inspiré sa haine pour les Français que j'ai été bien long-temps à les abhorrer. C'était un pauvre Amilcar, et je fus un pauvre Annibal. Le duc de Croy est le premier militaire de cette nation qui vint chez nous après la prise de Bruxelles: je ne le vis pas de sang-froid.

« J'ai eu un autre oncle sans le savoir. Il était l'ainé de mon père, beau comme le jour, brave comme César, amoureux comme un chat. Apparemment qu'il fut fidèle comme un chien, car il voulut épouser la demoiselle de ses pensées. C'était une créature charmante, de condition même, un peu, à ce que je crois, mais point assez pour que nos parents l'approuvasent. On le contraria, il se fâcha, il quitta le service ou il s'était distingué. On se fâcha, il quitta le monde. On le désapprouva encore plus, il s'enferma dans un couvent. On est furieux, il remet tous ses biens à mon père et ne se réserve que le troisième étage du petit hôtel de Ligne, un aumônier, un valet de chambre, et pour meubler une chaise et un crucifix. Le grand hôtel de Ligne ayant essuyé plusieurs bombes pendant le siège de Bruxelles (1746), mon père, tout maréchal qu'il était, enfermé et surpris dans la ville, fit aller toute sa famille et ses gens dans le petit hôtel, parce qu'il était un peu moins exposé. Trois boulets y entrèrent cependant par la porte, un jour que j'étais à la fenêtre au-dessus. J'avais sept ou huit ans; je ne sais ce qui me poussait toujours à grimper au corridor où logeait mon oncle l'inconnu. On m'arrêtait: j'allais jouer ailleurs et ne n'y pensais plus. Six ou sept ans après je dis en me réveillant à M. de la Porte, mon gouverneur, que j'avais rêvé que mon oncle était mort. Je ne connaissais que celui qui s'appelait le prince Ferdinand, et je lui dis: Le prince Ferdinand est mort aujourd'hui à cinq heures du matin. J'appris, deux jours après, l'existence

et la mort du solitaire: et je vous assure qu'il n'y a rien de plus vrai dans le monde. »

Le jeune prince était fils unique: il avait bien deux sœurs, mais, suivant l'usage des grandes familles de ce temps-là, elles furent destinées dès leur enfance à la vie religieuse. Lui-même parle d'elles avec assez de légèreté. Il assure que l'aînée fit enrager d'abord son couvent, puis son père, puis son chapitre. — « Mon père, ajoute-t-il, lui dit un jour: Mon fils sera tué à la guerre, car vous avez un visage d'héritière. Je ne l'ai presque point vue, ni mon autre sœur non plus, guère moins laide, prévôte du chapitre d'Essen, tout bonne, à ce qu'on dit. »

L'éducation des fils de famille au dix-huitième siècle était encore rigoureusement isolée. Confiés aux soins d'un gouverneur, dont c'était la tâche délicate de cultiver à la fois les dispositions de leur cœur et de leur intelligence, ces jeunes gentilshommes n'appartenaient pas dans la vie active presque aucun sentiment, aucune idée qu'ils eussent puisée dans le contact de la multitude. Il est remarquable que l'esprit du siècle n'aurait point dû pénétrer jusqu'à eux; il envahissait cependant ces éducations privées par les hommes mêmes qui en avaient accepté la responsabilité morale. Le récit qu'on va lire fera mieux comprendre que tous les raisonnements pourquoi la noblesse s'est trouvée sans défiance contre les idées philosophiques du dix-huitième siècle, et sans pouvoir contre la révolution qu'elles ont fait éclater.

Au sortir des bras de sa nourrice, dont il n'est pas bien sûr de ne pas avoir été amoureux, le jeune prince eut une gouvernante, une madame du Corot, jusqu'à huit ans. A cet âge, il passa aux hommes. Sur six gouverneurs qui se succédèrent après de sa personne, le dernier seul ne se montra pas indigne de sa mission. Le premier fut un abbé Verdier, qui sortait des Jésuites.

« Mon père aimait tout au moins la princesse de C... Les vers que l'abbé faisait pour elle, où il y avait des allégories que mon père ne comprenait pas, le rendaient jaloux. Il le renvoya. En attendant qu'on trouvât un autre précepteur, qu'on devint ceux entre les mains de qui on confia mes deux ou dix ans? les pages de mon père. C'étaient deux barons de Hayden, qui sont morts officiers d'état-major. Sachant bien qu'ils ne pouvaient apprendre que l'exercice, car ils étaient déjà au régiment, ils venaient de temps en temps seulement. »

« L'abbé Verdier fut remplacé enfin par un autre abbé, le seul de mes précepteurs qui croyait en Dieu. C'était un vrai curé de campagne; il disait son bréviaire, dessinait, allait tirer ou prendre des cafés, me faisait porter sa poudre et son plomb et ramasser son gibier. Je le disputais à son petit épagneul; cela me rendait leste; je grandissais. On trouva que mon abbé ne m'apprenait rien qu'à apporter, on le renvoya chez lui. »

(La suite à demain.)

président, siègent sir James Graham, M. Goulburn, le comte de Lincoln, etc. Sir Robert Peel est absent. Les protectionnistes forment à gauche au fond de la salle, une petite phalange serrée au milieu de laquelle on distingue sir Robert Inglis, lord George Bouverie, M. d'Israeli, etc. Soit hasard, soit autrement, cette fraction ultra-tory se trouve confondue avec quelques membres chartistes et socialistes, tels que MM. Wakley, Duncombe, Bernal, Osborne et autres.

Sur la proposition que la chambre s'occupe d'arrêter son ordre du jour, sir James Graham réclame la priorité pour les bills déjà instruits et discutés en grande partie, et relatifs à l'entretien de la grande voirie et au domicile des pauvres.

La seconde lecture du bill concernant la grande voirie est ajournée à six mois.

M. Thomas Duncombe. Les bills relatifs à l'entretien des grands chemins et au domicile des pauvres, font partie de ces mesures promises, mais non réalisées par le précédent gouvernement, et que sir James Graham nous disait devoir être conduites toutes vers un résultat favorable et assuré. Si le bill concernant les secours à donner aux pauvres est jeté par-dessus le bord, les autres mesures ne tarderont pas à le suivre.

Sir James Graham. Je rappellerai à M. Duncombe que non-seulement la mesure, mais le gouvernement qui l'avait proposée, ont été jetés par-dessus le bord. Si mes collègues et moi nous avions eu la confiance d'une majorité suffisante dans cette chambre, la mesure n'eût rencontré aucune difficulté. Je serais désole cependant que la session se terminât sans que les bills relatifs au domicile des secours et au domicile industriel aient acquis force de loi, et j'espère que le noble premier lord de la trésorerie se hâtera de nous faire connaître ses intentions à l'égard de ces mesures.

Lord John Russell. Une des premières mesures dont je demanderai à la chambre de s'occuper, sera celle qui concerne le domicile industriel. Toutefois, cette assemblée se souviendra que j'ai expressément révoqué mon opinion en ce qui concerne l'union entre les paroisses pour l'entretien des pauvres. Je pense qu'avant de prendre des mesures législatives, il conviendrait de faire une enquête générale en ce qui concerne le domicile. C'est ce que je proposerai sinon dans le cours de cette session, au moins à l'ouverture de la session prochaine. Cependant, comme les ministres sont nommés depuis peu et que beaucoup d'entre eux n'ont pas encore prêté serment, j'ajourne à mardi les explications que je compte fournir à la chambre en ce qui concerne les mesures que le présent gouvernement vous demandera d'examiner pendant la session actuelle et celle qui suit.

M. Labouchère, répondant à une interpellation, déclare que les trois bills proposés par le comte de Lincoln, et ayant pour objet les rapports des fermiers avec leurs propriétaires, en Irlande, et l'objet d'un examen attentif de la part du nouveau cabinet qui fera connaître jeudi ses intentions à cet égard.

La chambre se forme ensuite en comité des subsides.

Lord Ingestre reproduit sa motion annuelle en ce qui concerne la bombe invisible du capitaine Warner.

Le chancelier de l'échiquier, sans entendre émettre aucune opinion en ce qui concerne le mérite de l'invention, annonce que le gouvernement se propose de nommer une commission composée de trois hommes compétents pour examiner l'affaire en question.

Lord Ingestre se déclare satisfait.

Plusieurs membres réclament de grandes réductions dans les chiffres du budget. Le total du budget des dépenses pour 1846, présenté à une époque où on redoutait une guerre avec les États-Unis, dépasse de sept millions de livres sterling le total du budget de 1835.

Sir John Russell. L'extension, l'importance et le nombre croissant des colonies et la nécessité d'accroître l'effectif des forces militaires employées pour leur protection et leur conservation, sont autant de circonstances qu'il convient de prendre en considération lorsque l'on compare les budgets d'une année avec ceux d'une autre année. Je promets du reste d'examiner avec attention quelles réductions il serait possible d'apporter dans les dépenses publiques.

La chambre passe à l'examen du budget des dépenses; les articles en sont successivement adoptés.

Les élections directes en France.

M. de Cormenin vient de publier un nouveau pamphlet intitulé : *Ordre du jour sur la corruption parlementaire et électorale*.

Après avoir fait observer que le système de l'intervention des ministres et de leurs agents dans les élections, a radicalement changé depuis trente ans le gouvernement représentatif en France, l'auteur continue ainsi :

Personne ne souffre plus de ce déplorable système, que la chambre prise dans ses deux grandes fractions, l'opposition et les centres.

Soyez ici franc envers tout le monde.

grands-oncles et aux grandes-tantes et à toute la lignée en droite ligne et en collatérale, jusqu'au degré non successible; et on la colporte de porte en porte, et on la commente, et on la fait voir et toucher à tous les parents, amis et connaissances de tous ces électeurs qui pensent si bien, qui nomment si bien, et qui postulent si bien!

Si les choses ne se passent pas ainsi, qu'on me pende!

Oni, c'est sur le terrain de la corruption électorale et parlementaire que s'engagent et se ramènent sans cesse ces interminables débats entre l'opposition qui s'indigne et les centres qui s'exclament.

— Vous corrompez!  
— Nous ne corrompons pas.  
— Vous intimidez les fonctionnaires!  
— Nous n'intimidons personne.  
— Voici les faits!  
— Les faits sont inventés.  
— En croirez-vous les preuves?  
— Il n'y a point de preuves.

— Vous défendez le ministère parce que vous voulez garder vos places!  
— Et vous l'attaquez, vous, parce que vous voulez avoir les nôtres.  
— Vous soutenez donc la fraude, la ruse, la séduction, la violence?  
— Non; vous nous calomniez.  
— C'est vous!  
— Non.  
— Si.  
— Non!

C'est au milieu de ces aimables interruptions et de ces politesses si chevaleresquement échangées que se passent les belles séances; les autres fois ne valent absolument pas la peine qu'on y vienne.

Ah! j'oubliais d'ajouter que, lorsque l'opposition et le ministère ont pris chaud à se gouverner dans ces pugilats d'injures, chacun des combattants, suivi de ses écuyers, va s'essuyer dans les couloirs et se rafraîchir à la buvette, et de tout le reste de la séance il n'est plus possible d'entendre raisonner froidement les gens d'affaires, ni de discuter les systèmes d'administration, d'impôts et de gouvernement, qui intéresseraient presque autant le pays.

Au surplus, si le fatal système de l'intervention à l'anglaise pèse sur quelqu'un, c'est sur les ministres.

Après s'être fait des électeurs à soi, on veut des députés à soi, et l'on s'arrange une majorité en façon de police.

Tout d'abord, et à la sautée de la diligence ou du coche, on se met en quête des cupidités besoigneuses. Chacun sait qu'il n'y a pas de Cincinnati parlementaire fraîchement débarqué qui puisse tenir à Paris ses états représentatifs avec 5,000 francs d'un revenu ébréché par l'impôt, les non-values et les réparations, grosses et menues. Est-ce que madame n'ira pas à la cour? et qui lui passera sa robe de soie? Est-ce que l'on ne mettra pas les fils au collège? et qui paiera le quartier de la pension? O vertu d'un pauvre homme que l'on attaque de la sorte! pauvre vertu!

On a donc en magasin comme les marchands de vieux galons, des habits tout prêts, des habits tout faits pour toutes les tailles, plus ou moins brodés. On sait que tel avocat rêve d'endosser le harnais de la magistrature; que celui-ci à un gendre, un bon et excellent gendre à placer, et celui-là un fils, sujet de grande espérance, à mettre en bourse; que tel arrivant raffole de pairie, et tel autre d'épaulettes; que les uns, plus délicats sur le point d'honneur, aspirent à la chevalerie, et que les autres, plus positifs, inclinent à la fourniture.

Misérables expédients qui tournent contre les ministres eux-mêmes!

En effet, on ne s'attache pas à eux en raison de ce qu'ils doctrinent, mais en raison de ce qu'ils fournissent. On veut bien venir au secours de la grande politique, pourvu qu'elle veuille bien, de son côté, venir en aide à notre petite fortune; on a devant soi, sur son pupitre, en guise de code et de charte, son bilan de services ministériels en partie double, le doit et le revient; tant pour les grognements sourds; tant pour les bravos fortement accentués; tant pour les apports et supports; tant pour les conversations de couloir; tant pour les votes publics, vus, apparents et notés! On reconnaît volontiers le haut talent, la haute éloquence, la haute vertu, la haute modestie, le haut système du ministre en exercice, mais on n'est pas insensible aux mérites intérieurs et extérieurs du ministre qui viendra après, et d'autant moins insensible qu'il viendra plus tôt.

Car si celui-ci vous a créé, sans que vous ayez rien fait pour, — juge en première instance, référendaire, colonel, maître des requêtes, pourquoi celui-là, celui qui doit venir, ne vous créerait-il pas, sans que vous ayez tout de même rien fait pour, — juge en cour royale, maître des comptes, général, conseiller d'état? Et si l'un, le présent ministre, vous a aidé à marier mademoiselle votre fille, avec une bonne place pour monsieur votre gendre, pourquoi le ministre futur ne vous aiderait-il pas à marier monsieur votre fils, à moins que vous n'en ayez deux, ce qui ferait alors deux mariages au lieu d'un, de la même manière et avec une place meilleure encore?

Bien fou le ministre qui s'imagine que les députés des bancs de derrière voyagent avec lui, pendant qu'il péroré sur le lac français, comme on dit, de la Méditerranée, ou qu'ils pénètrent avec lui dans les mystères de la conjonction Trapani, ou qu'ils s'occupent avec lui du *quoivoi* opposé au *parce que*, ou du *qui gouverne*, lequel ne serait pas le même, ou serait le même selon les goûts et les avis, que le *qui régné*; ils ne s'occupent que d'une seule chose, les députés de par derrière, et ils en ont bien assez, c'est d'eux-mêmes!

Ne nous étonnons donc pas si, pour le choix des députés, le ministère pousse, tant qu'il peut, au fonctionnaire. Il vit, respire, se compose, se décompose et meurt dans le fonctionnaire. Hors du fonctionnaire, il n'y a point de royauté; hors du fonctionnaire, il n'y a point d'élections; hors du fonctionnaire, il n'y a pas de parlement; hors du fonctionnaire, il n'y a pas de religion, de citoyen, de patrie.

Fonctionnaires ministériels, anges gardiens, soyez les premiers dans nos litanies!

Fonctionnaires, saints fonctionnaires, priez pour nous, votez pour nous!

Saints fonctionnaires, manœuvrez pour nous, manœuvrez bien; promettez pour nous, et si vous le pouvez même, payez pour nous!

Saints fonctionnaires, nous vous implorons, sauvez-nous!

roi, et l'impartial jugement que doit rendre le président du tribunal, avant, pendant et après qu'ils se livrent et se sont livrés aux ardeurs fiévreuses de l'intrigue politique! Vous tuez du même coup l'administration et la justice! Vous découragez aussi la finance, l'armée et tout le reste des fonctionnaires, avec votre système de corruption rémunératrice!

A quoi bon, je vous le demande, d'aller braver le yatagan des Arabes, lorsqu'on peut, nonchalamment étendu sur les banquettes de la chambre, conquérir à la pointe d'un vote tous les grades militaires? A quoi sert de suer dans les cours d'assises, sous la toge, ou de chiffrer, à perte d'yeux, dans un bureau, pour que quelque commis chambrier et centrier vous vienne voler le prix de votre temps, de votre expérience et de votre travail? Si ce n'est pas là ce que disent et ce que pensent tout bas tous les magistrats, tous les commis, tous les expéditionnaires, tous les garçons de caisse, tous les officiers, tous les fonctionnaires et tous les garde-pêche qui ne sont pas députés, et qui ne veulent pas l'être, qu'on me pende, je le répète, après m'avoir déjà pendu!

Car je le serai, oui, je vous dis que je le serai; oui, il ne reste plus à ceux qui se sont laissés gagner et corrompre dans les débauches du tripot fonctionnaire, et qui voudraient m'empêcher de le dire, qu'à m'accrocher, en sortant de là, à la potence, et que de me tirer par les pieds pour étouffer dans ma gorge le dernier cri de la conscience et de la vérité!

(La fin à demain.)

## Nouvelles et faits divers.

Le *Courrier français* attaque violemment depuis quelques jours, et ce matin encore, la compagnie du chemin de fer du Nord au sujet des désastres de Fampoux. Il croit que le ministère n'a pas fait connaître le nombre exact des victimes; il persiste à demander, du reste, que la circulation soit interdite tant que le chemin n'aura pas été rétabli dans un état parfait de solidité.

« Est-ce que demain, après-demain, ou tout autre jour, votre chemin, votre service, demeurant les mêmes, de nouveaux malheurs tout aussi grands, plus grands encore, ne peuvent pas s'ajouter à celui-là? Il n'y a que quatorze victimes, dites-vous! Vous nous trompez, nous en avons déjà la preuve. Mais, après tout, quand il n'y en aurait que quatorze, est-ce que cela vous excuse le moins du monde? Infirmez-vous le moins du monde que nous avons dit de votre incurie et de votre incapacité? Voulez-vous donc que nous montions au Capitole pour rendre grâce au ciel et couronner le baron James de Rothschild? »

— La princesse Caroline-Louise, sœur du prince régnant de Schaumbourg-Lippe, est morte le 1<sup>er</sup> juillet à Rudolstadt, à l'âge de 60 ans.

— Les journaux de Bruxelles du 11 nous apportent le récit d'une singulière catastrophe: « Jendi, dans la matinée, disent ces feuilles, deux jeunes gens venant de Flandre, étaient arrivés près du bois de la Cembre, à une demi-lieue de Bruxelles. Tous deux étaient porteurs de pistolets de poche. Tout à coup on entendit une double détonation, et l'on ne tarda pas à en savoir la terrible cause: c'était un double et étrange suicide. Le premier de ces deux jeunes gens était mort sur le coup; l'autre, mortellement blessé, fut transporté au dépôt de la Cembre, où il expira au bout de deux heures, malgré les soins les plus pressés. Il paraît que ces jeunes gens avaient résolu d'un commun accord de se porter mutuellement le coup de la mort, annuyés qu'ils étaient d'une vie qui leur devenait à charge. On présume que ce sont deux jeunes gens de Courtrai. Ils paraissent âgés d'environ trente-cinq ans. Le portefeuille de l'un de ces malheureux contenait la pièce suivante: »

« Voici notre testament: »

« Après avoir parcouru le monde pendant trente-cinq ans, nous avons été à même de nous expérimenter de tout; nous avons la preuve convaincante que le monde est corrompu au dernier degré. Ayant dissipé nos moyens patrimoniaux, et ayant joué notre rôle suffisamment pour ne pas craindre d'être taxés d'oisiveté, nous nous sommes décidés à terminer notre carrière, sachant qu'il est aussi facile de sortir de la vie que de changer un habit dont la couleur ne convient plus. »

— Samedi, on a écroué à la prison de Lille, un individu qui prenait le titre de baron de Beck, et était parvenu à faire de nombreuses dupes. Le *Journal de Lille* raconte ainsi son histoire: « Un nommé Beck, se disant baron Beck de Durwen, demeurant à Paris, avait fait au café la connaissance de deux jeunes gens qui lui exprimèrent leur intention de solliciter des emplois dans l'administration des chemins de fer. Beck leur promit aussitôt sa haute protection, et bientôt arrivèrent des lettres de M. Blount, banquier, faisant partie de la compagnie du chemin de fer du Nord, qui invitait à dîner le soi-disant baron, puis une autre annonçait qu'à la recommandation de M. Blount, Beck était nommé ingénieur-inspecteur du chemin de fer du Nord, et ses deux protégés, inspecteurs de deuxième classe. Enfin, arriva une dernière lettre de M. Onfroy de Bréville, ingénieur en chef, directeur, qui invitait les trois amis à se rendre à Lille, où il les prendrait à son passage pour l'accompagner en Angleterre, et y faire des études dans lesquelles la capacité de M. le baron et celle de ses protégés lui seraient d'une grande utilité. »

Sur la foi de cette lettre, les protégés de Beck partirent de Paris et l'accompagnèrent à Lille, où depuis le 4 juin dernier ils attendirent en vain le passage de M. Onfroy de Bréville. En attendant, Beck se fait héberger, il reçoit de ses protégés une redingote, un chapeau, des bottes, une montre en argent, etc.; il se fait délivrer à la station de Fives, en sa qualité d'inspecteur, un permis de circulation gratuite sur la ligne; il feint de surveiller le service, il gourmande même les malheureux garde-convois, il pousse l'impudence jusqu'à emprunter une certaine somme à un fonctionnaire de la police en promettant de la lui rendre lorsqu'il recevra ses appointements que l'administration tarde à lui faire payer; enfin il emploie tous les moyens de capter la confiance des employés du chemin de fer. Et aujourd'hui l'ingénieur-inspecteur improvisé attend sous les verrous de la maison d'arrêt que la justice prononce sur son sort.

Les prétendues lettres de MM. Blount et Onfroy de Bréville étaient fausses, et jamais Beck n'a vu ni connu ces deux messieurs. Les victimes de cette audacieuse escroquerie en seront pour leur temps et leur argent perdus.

— A côté des grandes sommes reçues par quelques lignes des chemins de fer français, nous voulons supputer les recettes que font chaque jour les voitures publiques de la ville de Paris, les voitures de place, laissant de côté les voitures dites bourgeoises. D'après les relevés officiels, Paris compte :

558 fiacres, loués 15 fr. par jour ou . . . . .	8,370 fr.
42 coupés à 2 chevaux, à 12 fr. par jour, ou . . . . .	504
506 coupés à 1 cheval, à 12 fr. id. . . . .	6,072
733 cabriolets à 2 et 4 roues, à 12 fr. id. . . . .	8,796
197 voit. supplémentaires, à 12 fr. id. . . . .	2,364
340 voit. en commun (omnibus), à 60 f. par jour . . . . .	20,400
1068 carr. à 2 et 4 roues (remises) à 15 fr. id. . . . .	16,020
Total . . . . .	62,516 fr.

La recette générale des voitures de place de Paris s'élève donc, chaque jour, à la somme de 62,516 fr. ce qui fait, pour les 365 jours de l'année, 22,817,340 fr. Cette énorme dépense, supportée par le million d'habitants de Paris et les étrangers qui les visitent, ne s'élève, en moyenne, qu'à environ 6 centimes par jour et par habitant. Mais combien d'industries cette dépense de luxe n'alimente-t-elle pas? Tout un monde en vit; les selliers, les carrossiers, les marchands de fer, de bois, de cuir, les peintres, les marchands de fourrages, les marchands d'huile, les lampistes, etc., etc., sans compter le personnel employé à la conduite des voitures et au soin des chevaux.

— Vente de bénéfices ecclésiastiques. — Nous lisons dans le *Liverpool-Journal*: « Mercredi 24 juin a eu lieu à Londres, dans les salles 17 et 18, »

way, une cérémonie véritablement apostolique : on y a vendu à l'enchère le droit de présentation à des bénéfices ecclésiastiques (advowson). Le premier lot se composait de la présentation à la cure (sinécure toujours apostolique) de Great-Tey, près de Colchester, évaluée à 904 liv. par an, et de la présentation au vicariat de Mint-Tey. Ce lot a été adjugé pour 9,800 liv. — La cure de Kingstone, située aux environs de Canterbury, produisant un revenu de 500 liv. et ayant une population de 300 âmes, a rapporté 2,950 liv. — Le troisième lot, composant les cures réunies de Hempton et Heugrove, près de Bury-Saint-Edmunds, estimées à 579 liv. 13 sh. 4 d. de revenu, a produit 5,200 liv. »

Ainsi les acheteurs ont acquis le droit de présenter tel desservant que bon leur semble pour les cures susnommées.

— Voici le compte-rendu officiel de la régie du tabac en France pour 1844. La régie a vendu, cette année, 17 millions de kilogrammes et demi de tabac, qui ont produit 107 millions de francs ; mais comme la dépense s'est élevée à 30 millions, le revenu net a été, pour le trésor public, de 77 millions de francs, sans compter une plus value de plus de 200 millions sur les matières, les machines et les bâtiments de l'administration. L'actif de la régie comprenait en outre, à la fin de l'année, 15 millions de francs de capitaux et de meubles, et 62 millions de tabac de France, d'Europe et d'Amérique, formant en poids environ 51 millions de kilogrammes.

— Nous avons parlé d'un nouveau mariage d'Abd-el-Kader. Un Espagnol, qui est resté quelques mois dans l'empire du Maroc, et qui a étudié les mœurs des Arabes, donne au *Clamor publico* quelques détails sur le mariage d'Abd-el-Kader avec Lella-Kheira. Comme cela se pratique toujours en pareille circonstance, la première entrevue d'Abd-el-Kader avec Lella-Kheira a eu lieu près d'une fontaine. C'est là que se décide, en général, la destinée des femmes arabes. Cette entrevue a coûté la vie à un individu qui en avait été témoin, et qui a péri de la main d'Abd-el-Kader. Mahhin-Edin, père d'Abd-el-Kader, a donné en dot à son fils une forte somme huit jours avant le mariage, et il a promis une somme pareille qui devait être payée à la femme en cas de mort du mari ou de divorce. Puis, la femme a reçu des bracelets, des pendants d'oreilles de deux kolkas d'or (deux grands anneaux). Sid-Aly-ben-Taleb, père de Kheira, donnait à sa fille, outre sa dot, un lit, un miroir et une négresse. Abd-el-Kader a passé en oraisons les trois mois qui ont précédé son mariage. Le jour de l'arrivée de sa fiancée sous sa tente, Abd-el-Kader l'embarassant lui a dit : *Te koun bel baraka del schal* (sois la bien venue, toi qui m'apportes la paix et le bonheur). Le lendemain des noces, il s'est enfilé fortivement de la tente nuptiale, suivant l'usage, et il a passé trois jours dehors : ainsi le veulent les mœurs arabes.

— D'après le dernier recensement officiel, la population de l'état de l'église s'élevait à 2,732,436 habitants, répartis comme suit : Comarca di Roma 283,456 habitants ; légation de Bologne 322,228 ; légation de Ferrare 210,333 ; légation de Forli 194,399 ; légation de Ravenne 156,552 ; légation d'Urbino et Pesaro 225,806 ; légation de Velletri 56,530 ; légation d'Adriano 153,159 ; légation de Macerata 220,130 ; légation de Camerino 36,592 ; légation de Fermo 89,404 ; légation d'Ascoli 78,946 ; légation de Pérouse 202,660 ; légation de Spolète 116,759 ; légation de Rieti 59,394 ; légation de Viterbe 113,041 ; légation d'Orvieto 24,877 ; légation de Civita-Vecchia 19,601 ; légation de Frosinone et Pontecorvo 139,979 ; légation de Bénévent 23,040.

— *Montagnes de glaces.* — La rancêtre en mer d'îlots de glaces à la fin de juin, et aussi bas que le 43<sup>me</sup> parallèle (au sud du grand banc de Terre-Neuve, latitude du cap Finistère), est une observation assez remarquable pour être mentionnée. Nous l'extrayons du rapport du capitaine Salles, commandant le brick *la Concorde*, venant de Saint-Pierre (Martinique) :

« Le 22 juin, étant par 43° 30' latitude nord et 50° 1' longitude ouest, ayant une brise de six à sept nœuds, avec une brume très intense et froide, je n'ai pas été peu surpris de me trouver, par une latitude aussi peu élevée, au milieu de plusieurs îles de glace de forte dimension. Je venais d'en parler dans un rapport quand tout à coup je me suis trouvé entre deux montagnes ayant deux fois la hauteur de notre mâture : ces deux pics étaient adhérents par leur base. La mer, qui était assez grosse, déferlait dessus comme sur une falaise, ce qui a fait crier : « Terre ! » à la première vue. Dans cette circonstance, nous avons couru le plus grand danger parmi ces glaces, à cause de la brume, qui ne s'est dissipée que le lendemain, dans un fort coup de vent de nord-ouest, pendant lequel j'ai attrapé plusieurs mauvais coups de vent, en fuyant à la lame. »

— *Plus de cheveux blancs, ni de favoris gris ou roux.* L'Eau Chanta de Paris, approuvée depuis 30 ans par la Chimie, est la seule efficace pour teindre à la minute, pour toujours, et en toutes nuances, les Cheveux et la Barbe. L'Extrait Chantal enlève en un instant, et sans retour, le duvet dont on veut se débarrasser. Prix de chaque article garanti : 4 florins. Seul dépôt à La Haye chez J. Rensburg, coiffeur de la Princesse d'Orange, Korte Houtstraat, 25.

## VARIÉTÉS.

### LA SOIE.

L'éducation des vers à soie, terminée au sud, s'achève en ce moment au centre et dans le nord ; c'est une grande, c'est une importante affaire à laquelle tous ceux qui aiment leur pays, tous ceux qui se plaisent aux choses utiles, toutes les femmes intelligentes, et même les hommes d'Etat, devraient bien s'intéresser. Qu'on demande quel ténor et quelle primadonna nous charmeront l'hiver prochain, rien de mieux ; mais ne pourrions-nous nous informer aussi de la réussite des mûriers et de l'éclosion ? comment les vers à soie ont passé les crises de leur épiphémère existence ? comment se fait la montée, si les maladies ont sévi, si les vers sont beaux, et combien ils valent ? Ah ! cette industrie, quand on la fait, quand on la mène avec intelligence, est charmante et remplie d'attrait ; elle est féconde en petites péripéties saisissantes ; on s'y attache avec une innocente passion. Cette industrie est dans les goûts, dans les aptitudes de la femme et de l'enfant ; elle exige des soins délicats, de la propreté, quelque adresse ; le profit est à peu près certain lorsqu'on sait s'y prendre, et voici qu'elle met en mouvement dans notre pays plus de 400 millions de capitaux, et nous ne produisons encore que la moitié de la soie tissée dans nos fabriques.

Qu'était la soie pour les anciens ? un mystère impénétrable. Ils la payaient littéralement au poids, de l'or, et l'Europe ne sut enfin que ce beau fil était donné par une pauvre chenille, qu'au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, quand deux moines, revenus du fond de l'Orient, de Sumatra, disent quelques-uns, présentèrent à l'empereur Justinien, au moment même où il promulguait ses *Pan-dectes*, un bâton creux, un bambou, dans lequel ils avaient logé quelques graines de *bombyx-mori*. C'était une révolution industrielle. Justinien comprit cela. Ce prince, qui fit des fautes et qui domina par une femme méchante, avait du moins le bon sens de ne pas se laisser dominer par une femme méchante, et savait trouver d'habiles moyens pour accomplir. Il favorisa la propagation du précieux ver à soie. Il faut dire que mille ans juste se passent avant qu'un roi se décide à importer Justinien, et se passionne en France, malgré Sully, pour la culture et la multiplication des mûriers ! La période de propagation est maintenant à peu près accom-

plie ; non que toutes les contrées puissent produire la soie, aient encore adopté cette culture ; mais l'impulsion est donnée, et chaque jour, chaque épreuve tentée avec les conditions indispensables de réussite, fait évanouir les préjugés qui ont longtemps déclaré à la soie qu'elle ne dépasserait pas tel degré de latitude. Désormais, partout où le mûrier, dépouillé de son premier feuillage, à le temps et la force de réparer ses pertes avant l'hiver, on produira de la soie de belle qualité si la race est bien choisie, si l'on place l'insecte dans des conditions de température favorables à son développement, s'il est entouré des soins et des attentions qu'il réclame au nord comme au midi. Ce n'est qu'une question de temps. Mais la période économique et véritablement industrielle, l'ère de la production guidée par la science, s'ouvre à peine.

Que d'empirisme encore dans cette sériciculture, et combien de mystères à pénétrer ! Ce ne sont encore que pratiques grossières et brutales ; ce n'est encore que malpropreté et infection ; trop de gens affament, asphyxient, empoisonnent, massacrent leurs vers-à-soie, sous prétexte d'éducation. Dans le dernier siècle, Sauvage, Rigaud-de-l'Isle, Blancard (Olivier de Serres ne fut qu'un aimable et éloquent propagateur), ces agronomes ouvrirent les yeux, comprirent toute la barbarie séricole, et entrèrent timidement dans la voie des petites améliorations. Le Génois Dandolo, pourvu de quelque physique et de beaucoup de bonne volonté, tenta d'heureuses réformes, et entrevit les excellents résultats qu'on obtiendrait avec de l'aération, de la propreté, une meilleure nourriture, et une température régulièrement maintenue au degré nécessaire. Ses moyens sont imparfaits, sans doute, mais il est sur la voie du progrès véritable que d'autres poursuivront sans relâche.

Enfin, une nouvelle école s'ouvre en France : dans la vallée de la Seine ! il y a quinze ans à peine, Camille Beauvais, un esprit juste et observateur, patient, et doué d'une invincible persévérance, cœur noble et bienveillant, reprend *con amore* l'œuvre de Dandolo, et, malgré les eris, malgré les sarcasmes de la médiocrité et de l'ignorance ameutées, Camille Beauvais, qui ne daigne point, lui, les secours de la sienne, révolutionnaire la sériciculture, et la conduit à ce résultat déjà superbe : six kilog. de soie au lieu de trois, pour mille kilog. de feuilles consommées. La Chine, dit-on, obtient neuf kilog. de soie ; nous sommes donc encore bien loin de compte ; et d'ailleurs, le rendement de six ne s'atteint que par les éducateurs qui acceptent les doctrines et les méthodes de l'école française nouvelle, dont les disciples ne sont pas encore assez nombreux.

Toutefois, la rude guerre qu'on lui a faite s'apaise de jour en jour ; on désarme dans le midi de la France ; les plus fougues adversaires se rallient l'un après l'autre à la bonne cause. Quelques esprits chagrins et attardés raillent bien encore de temps en temps ce qu'ils nomment l'enthousiasme du Nord ; mais cet enthousiasme qui seul peut conduire l'humanité aux grandes choses, les entraînera bientôt eux-mêmes, et les fera sortir de l'indifférence stérile, de l'infection de rendements misérables, des épidémies désastreuses. Une once de bonne graine que l'on fait éclore, peut donner 40,000 larves ; qui voudrait croire que dans les conditions vulgaires et défavorables où se place la grande majorité des éducateurs, 10,000 seulement de ces pauvres insectes parviennent à filer leur cocon ? 75 pour cent de perte ! Et ces braves gens-là font de l'esprit sur notre enthousiasme septentrional !

Si le vénérable chef de la nouvelle école, le patriarche des bergeries de Sénart, comme l'appellent encore quelques adversaires, a rencontré des détracteurs, il a été entouré de respect aussi et de reconnaissance. Une foule de jeunes gens éclairés, au cœur enthousiaste, c'est vrai, se sont groupés autour de lui en fidèles disciples, ont fondé de beaux établissements, et sont aujourd'hui l'espoir de cette industrie. Il en est venu de toutes les parties du monde civilisé. Fidèles à la générosité de l'esprit français, les bergeries de Sénart n'ont fait aucune difficulté d'enseigner la sériciculture aux étrangers. Quels secrets voudrait-on faire de tout cela ? Il n'y en a plus ; il n'y a que du zèle, de l'intelligence, du bon sens, de l'ordre, de l'observation, une étude constante et appliquée, de l'expérience, des faits acquis et fort importants ; mais que de travaux encore, et que de recherches !

C'est la mission de la société séricicole de provoquer ces travaux, de discuter et de publier leurs résultats. Fondée par l'école nouvelle, cette compagnie déploie une grande activité, un zèle fervent qui a porté déjà d'heureux fruits ; les neuf beaux volumes d'Annales qu'elle a publiés, et dont la rédaction fait beaucoup d'honneur à son secrétaire, M. Frédéric de Boullenois, ont imprimé à la sériciculture française ce mouvement progressif que nous aimons à constater, et qui lui a donné le premier rang dans le monde. J'indiquerai dans le neuvième volume un curieux travail intitulé : *De l'influence des femmes sur le développement et le perfectionnement de l'industrie séricicole en France, par une magnanière.*

Cette magnanière anonyme, qui écrit comme un ange, travaille à attirer les femmes vers l'industrie séricole ; elle dresse l'état des services que les femmes ont déjà rendus à la sériciculture. Piquant et aimable chapitre d'histoire industrielle, où figurent une multitude de noms signalés à la reconnaissance publique ; celui de la reine Marie-Amélie, par exemple, véritable directrice de la belle magnanerie de Neuilly. Un tel honneur n'est pas à dédaigner, car les peuples du Céleste-Empire ont en grande vénération certaine princesse Si-Ling-Chi, laquelle florissait il y a près de quatre mille ans, et en élevant de ses mains les larves séricoles, donna une grande impulsion à la sériciculture orientale. La reine des Français et les princesses de la famille royale, ont des robes tissées avec la soie produite dans leur domaine, c'est leur parure de prédilection.

Feu Mme Lavigne, mère du sous-préfet de Belley, inventa un système excellent de claies économiques ; Mme Cottin a fondé à Jujurieux (Ain) un établissement séricicole, où travaillent cent cinquante pauvres jeunes filles ; Mlle de Rohan fournit gratuitement des feuilles de mûrier à une autre maison du même genre, établie à Bron. C'est ensuite Mme de Saint-Serran, c'est Mme de Villeneuve, Mme de Lastic, et tant d'autres dames élégantes et du monde, qui ne dédaignent point de se livrer aux travaux de la magnanerie et de la filature, à Bourbon, à Cayenne, à la Martinique, à la Guadeloupe comme en France.

L'espace me manque pour examiner un excellent mémoire de M. Eugène Robert, de Sainte-Tulle, l'un de nos premiers magnaniers, sur l'établissement d'écoles modèles séricoles. C'est une question très-importante ; j'y reviendrai dans un prochain

article. Pour aujourd'hui, terminons par quelques nouvelles. Elles sont assez tristes. L'éducation a été mauvaise, en général ; on a fait éclore trop tôt ; la feuille a été de qualité fort médiocre sur beaucoup de points : des chambres entières ont été emportées par la muscardine. Les établissements bien dirigés, selon les préceptes de l'école nouvelle, se sont mieux tirés d'affaire et seront en bénéfice, car le prix des cocons est très élevé. Il y aura renchérissement notable dans les soieries, et, comme conséquence, diminution dans les commandes. Du moins, la soie est très belle. Il en est arrivé déjà de magnifiques pour le concours ouvert par la société séricicole. Les premiers cocons expédiés sont ceux de M. Bresson, de Perpignan, à la date du 30 mai. Ce concours a pour but principal d'obtenir d'excellente graine que la société prépare elle-même, avec de grands soins, et qu'elle distribue ensuite.

Une expédition pacifique a été envoyée en Chine avec un ambassadeur et une ambassadrice. Quel fruit en obtiendra-t-on ? Nous autres, nous avons une espérance, eh bien ! la voici à peu près déçue. Un prélat français, missionnaire très éclairé, a fait remettre à M. Lagrené deux boîtes contenant de la graine de vers-à-soie, les plus beaux vers ; cette race type est conservée avec des soins religieux en Chine : le ver pur sang, pour tout dire. Il eût fallu nous envoyer sur le champ les deux précieux boîtes, et à tout prix ; les navires anglais s'en fussent chargés.

M. Lagrené a mieux aimé faire voyager le pur-sang avec lui, et il arrivèrent triomphalement ; dans quel état, bon Dieu ! La graine éclosa, les petites larves desséchées, à l'état de momies. Cependant, on en a découvert quelques-unes, parmi tant de cadavres, qui ont eu le bon esprit de ne pas rendre encore le dernier soupir ; mais quand même on parviendrait à les sauver, rien ne sera épargné pour cela, il est peu probable qu'on leur mène à bien ; elles ont trop souffert, et maintenant la feuille très-dure n'est plus en rapport avec la délicatesse d'organes du jeune ver. Voilà donc une expédition manquée ! Lorsque les deux moines de Justinien apportèrent leur bambou à Constantinople, eurent-ils assez d'esprit pour attendre le 10 juin 535 ?

## Theâtre-Royal-Français.

Samedi, 18 juillet, représentation n° 14.

### Les Huguenots,

grand opéra en 5 actes, paroles de M. E. Scribe musique de G. Meyerbeer. M. VALET, engagé comme deuxième basse et première, remplira le rôle de *St-Bris*.

Vu la longueur du spectacle on commencera à six heures et demie.

## Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 16 Juillet.

	CODICES	FRANCS	FLORINS
Dito ditto	3	73 1/2	73 1/2
Dito ditto	4	95	95 1/2
Dito des Indes	4	94 1/2	94 1/2
Syndicat	1	—	—
Dito	3	89 1/2	89 1/2
Société de Commerce	4	178 1/2	178 1/2
Act. du lac de Harlem	5	—	—
Chemins de fer du Rhin	4	114 1/2	114 1/2
Act. du Chemin de fer Hollandais	4	—	—
Oblig. Hope & C. 1798 & 1818 1/2	4	106 1/2	—
Dito ditto 1828 & 1829 1/2	4	105 1/2	—
Inscript. au Grand Livre	8	—	ex des
Certificats au dit	6	—	—
Dito inscriptions 1891 & 1893 1/2	5	97 1/2	—
Emprunt de 1840	4	94 1/2	—
Id. chez Stieglitz et Comp.	4	89 1/2	—
Passive	—	—	—
Dette différée à Paris	—	—	—
Deferred	—	—	—
Ardoins	5	19 1/2	—
Dito	3	37 1/2	—
Coupons Ardoins	—	36 1/2	—
Obligations Goll. & Comp.	5	—	—
Dito métalliques	2	108 1/2	—
Dito ditto	2	—	—
Inscriptions au Grand-Livre	3	—	—
France	—	—	—
Pologne	—	—	—
Actions 1836	7	—	—
Bresil	—	—	—
Emprunt à Londres 1839	—	—	—
Id. id. 1843	—	—	—
Portugal	—	—	—
Obligations à Londres	3	50 1/2	50 1/2

Bourse de Paris du 16 Juillet.

	CODICES	FRANCS	FLORINS
France	—	—	—
Cinq pour cent	—	102 1/2	—
Trois pour cent	—	82 1/2	—
Emprunt Ardoins	—	32	—
Espagne	—	—	—
Anc. dette	—	—	—
Nouv. ditto	—	—	—
Passive	—	—	—
Naples	—	—	—
Certificats Falconet	—	100	—
Pays-Bas	—	—	—
Dette active	—	—	—
Dette active	—	—	—
Belgique	—	—	—
Dito	—	—	—
Banque belge	—	—	—
Etats-Unis	—	—	—
Obligations de la Banque	—	—	—

Bourse d'Anvers du 16 Juillet.

Métalliques, 5 % ». — Naples, 5 % ». — Ard., 5 % 1/2 A. — Bourse de la rée ancienne, » ; — Passive 5 % ». — Lots de Hesse 62 P. — Cours officiel de la Bourse (24 heures). Ardoins sans variation.

Bourse de Londres du 14 Juillet.

3 % Cons. 95 1/2, 96. — 2 1/2 % Holl. 59 1/2. — 4 % id. 94 1/2. — Esp. 5 % 36 3/4. — Portug. 4 % 46, 48. — Russes 112.

Bourse de Vienne du 9 Juillet.

Métalliques, 5 % 111 1/2. — Lots de fl. 500, 104 1/2. — Lots de 200, 104 1/2. — Actions de la Banque 155 1/2.

LA HAYE, chez Léopold Leobenbergh, Lage Nieuwstraat. Dépôt général à Amsterdam chez M. Schoonvelde et P. de Bours teeg; et à Rotterdam, chez S. van Renswoude, Hoopdijk.